

## CHAPITRE XI.

### NOMINATION DE CARDINAUX. — 1517.

Intention de Léon X en créant de nouveaux cardinaux. — *Égidius* de Viterbe. — Lettre que lui écrivit Léon X. — Il refuse d'abord et est obligé d'accepter la pourpre. — *Adrien* d'Utrecht. — Ses premières années à Louvain. — Son amour pour les pauvres. — Vertus qu'il fait briller quand il monte sur la chaire de Saint-Pierre. — *Thomas de Vio* (Cajetan) entre dans l'ordre des Dominicains. — Succès qu'il obtient à l'université et en chaire. — Ses mérites divers. — *Ponzetti* cultive les sciences et les saintes lettres. — Paul-Émile *Cesio* se distingue par sa charité. — Quelques mots sur les autres cardinaux. — Luther à Wittemberg, jugeant Rome et l'Italie.

Depuis longtemps Léon X avait conçu le projet d'augmenter le nombre des membres du sacré collège. Il voulait que le cardinalat romain offrît au monde catholique la réunion de tout ce que les nations chrétiennes avaient de plus éminent dans les lettres. La sainteté des mœurs devait se trouver unie, dans l'élu, aux lumières, et le savoir à l'expérience des affaires. C'est le mérite et la vertu qu'il allait honorer. De pauvres religieux vont donc échanger leur robe de bure contre la soutane de cardinal. Il sait que dans le silence des couvents vivent cachées à tous les regards, aux siens exceptés, des intelligences qu'il veut tirer de leur obscurité volontaire pour les produire au grand jour, et qu'il destine à servir l'Église par leurs talents, comme elles édifiaient le cloître par leurs vertus modestes.

#### ÉGIDIUS DE VITERBE.

Dans le couvent des Augustins, à Viterbe, vivait un

moine, né de pauvres cultivateurs, ancien élève de Mariano de Genazzano, qu'il devait surpasser en éloquence et en savoir (1). A cette époque, il n'est pas d'homme comme un pape pour découvrir le mérite, même quand il se cache dans la prison d'un cloître. Jules II tira notre moine, qui se nommait *Égidius*, de son monastère, et l'employa comme légat à Venise et à Naples (2). La chaire convenait mieux au cénobite que la cour (3). Il y monta donc pour remplir une œuvre toute catholique, pour prêcher une croisade contre ce Turc, qui ne pouvait laisser un seul jour de repos à la chrétienté. L'historien que nous avons sous les yeux compare la parole de l'orateur tantôt à un torrent qui entraîne l'auditeur, tantôt à une sirène qui séduit et endort les grands et le peuple, le docte et l'ignorant, l'homme et la femme, le vieillard et l'adolescent (4). *Égidius* était poète, historien, philosophe, théologien, linguiste. Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin; et non-seulement il parlait admirablement dans une église, mais, dans un concile comme celui de Latran, il méritait que Sadolet le comparât à l'aurore (5). Ajoutez, pour connaître pleinement cette nature d'homme, qu'aussitôt sa tâche remplie, il allait bien vite se cacher dans sa solitude.

C'est dans ce couvent que le moine, alors général de son ordre, reçut de Rome une bien belle lettre.

« Je vois souvent ici *Corneille Benigno*, que j'aime beaucoup, et qui vous aime merveilleusement (*mirabiliter*), que vous aimez aussi, et avec raison; c'est un homme de mœurs et de lettres élégantes : je prends plaisir à l'écouter, car sa

(1) Martène, Coll. ampl., t. VI, p. 3.

(2) Oldoinus, add. ad. Ciaconium, t. III, p. 395.

(3) Pontano, Dial. Egid., Op., pars iv, p. 166, Flor., 1520.

(4) ... Ejus eloquentiam verborum et sententiarum torrentem dixeris, cujusvis generis auditores doctos, indoctos, mares, foeminas, juvenes; senes, principes et plebeios mulcebat. — Oldoinus, ad Ciaconium.

(5) Clarissimum hujus sæculi tanquam obsceurescentis lumen. — Epist. Pet. Bembo, Ep. fam. II, p. 8.

parole est grave, sage, toute romaine, en un mot. Comme il m'a dit qu'il allait bientôt vous revoir, en me demandant mes ordres, j'ai songé à vous écrire, non pas en vérité par désœuvrement, je suis si peu souvent inoccupé, mais pour avoir le bonheur de lire une de vos lettres, comme vous m'en écrivez quelquefois. Ces lettres sentent la forêt, et l'ombre où elles sont écrites, et le charme des lieux que vous habitez (1). Je veux vous dire aujourd'hui que je me propose d'augmenter le nombre des membres de mon sénat : j'y ferai entrer quelques-uns de ceux que j'aime, d'autres que réclame l'état de l'Église : c'est une mesure que je vous soumetts, et sur laquelle je vous demande votre avis. Le jour de la promotion n'est pas encore fixé; quand il le sera, je vous le dirai (2). »

Cette lettre était signée du nom de Léon X. Tout autre que le bon augustin aurait deviné Sa Sainteté, qui s'expliquait si clairement du reste. Égidius ne la comprit pas. Il répondit en félicitant le pape sur la détermination qu'il venait de prendre.

Nouvelle lettre de Léon X. Mais cette fois le pape ne va pas chercher ces ombres qu'aimait tant Égidius; il lui dit :

« Je vous avais écrit pour savoir si vous consentiez à entrer dans le collège des cardinaux; vous ne me répondez pas, peut-être par modestie, vous en avez tant; peut-être parce que vous n'avez pas grande envie de la dignité; pudeur chez vous ou défaut d'ambition, je vous félicite, quand tant de gens recherchent les honneurs avec un empressement qui va jusqu'à la folie. Votre silence n'a fait que me confirmer dans ma résolution. Il y a longtemps que je songe à vous faire cardinal, d'abord pour vous récompenser de trente années de travaux, ensuite afin que l'État mette à

(1) *Olere enim mihi propemodum videntur sylvam illam tuam et aesculorum umbram quâ scribens tegeris et amœnitatem loci.* — Ep. Leon. X, l. xv, ep. 35.

(2) *Egidio Viterbiensi, Augustinianorum Eremitarum Magistro, 13 Cal. Quintil. Romæ.* — Epist. Leon. X, l. xv, ep. 35.

profit vos lumières. Du reste, je sais bien que vous honorez le chapeau beaucoup plus qu'il ne vous honorera. Je veux donc aujourd'hui exécuter ce que j'ai arrêté depuis longtemps : vous serez cardinal aux calendes du mois d'août; je vous dis le jour, afin que vous soyez à Rome, et que je puisse vous voir et vous embrasser (1). »

Il fallait se résigner et obéir au pape. Égidius quitta donc sa retraite, mais en pleurant cette épaisse forêt où il aimait à se promener après le repas de midi, ces bois pleins d'un silence si propice à la méditation, cette verdoyante solitude, que l'oiseau seul égayait sans la troubler : Thébaïde littéraire dont le pape a pris soin de célébrer lui-même les charmes, dans un style à donner du regret au bon moine qui la quittait (2).

#### ADRIEN D'UTRECHT.

A Utrecht, un pauvre ouvrier, nommé Florent, tisserand

(1) *Oct. Cal. Quint.* — Epist. Leonis X, ep. 38.

(2) *An tu, cum hoc æstu in sylvam illam densam atque horridam te abideris, in quâ frigus opacissimum vel meridianis horis sentias, putas fieri posse ut tibi non invideatur? Ego autem subinvideo cum multa, tum illud, quod ais, tua te ad studia, tuasque litterulas avidissimè revertentem mirabiliter juvari istâ loci atque sylvæ taciturnitate et solitudine; in quâ nihil quod nolis videas, nihil tuis auribus obstrepet præter avicularum cantus.* — Egidio, etc., Ep. Leon. X, lib. xv, p. 486-487.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont Andreas Victorellus dit avoir vu les Mss. à la bibliothèque Angelica à Rome. — Liber in tria priora capita Geneseos. — De Ecclesiæ incremento, qu' Ambrosius Celepinus a loué en ces termes : *Quis librum de Ecclesiæ incremento à te conscriptum, et divinâ pontificis voce laudatum non admiretur?* — *Dialogorum liber.* — *Eglogæ sacræ tres, quarum secunda de otio, tertia de resurrectione Domini.* — *Dictionarium, sive liber Radicum.* — *Liber in Thaghin I, signa facta super litteras Hebraicas latinitate donata, etc.* Voyez And. Victorell. in *Add. ad Ciacon., l. c., p. 397.* — *Paulus Jovius, in Musæo.* — *Oldoinus in Add. ad Ciacon., l. c., p. 395, 399.* — *Chioccarelli, de Script. neapol., t. I, p. 67.* — *Marini Archiatri pontific., t. I, p. 227; t. II, p. 345.* — *Tiraboschi, t. VIII, p. 1589.* — *Gandolfi, de cc script. Aug.* — *Ossinger, Bibl. Scrip. Aug.*

ou brasseur de son métier (1), avait un fils, Adrien, qui dès son enfance montrait de grandes dispositions pour l'étude; un véritable Flamand, un peu lourd, un peu épais, apprenant assez difficilement, mais n'oubliant jamais ce qu'il savait une fois. Ses maîtres en étaient enchantés et le citaient pour son amour du travail, pour son assiduité aux leçons et pour sa bonne humeur. Adrien ne perdait pas une heure de la journée. Quand il sortait de classe, il avait coutume d'entrer dans une église et de prier le bon Dieu. S'il rencontrait un pauvre en allant à l'école, il partageait avec lui le pain de son déjeuner.

Un prêtre se trouva qui prit en amitié l'écolier, et le fit entrer, à Louvain, au collège des *Portiens* (2), séminaire gratuit. Adrien faisait de rapides progrès; il étudia la philosophie, les mathématiques, le droit pontifical qui régissait alors un double monde, le latin, le grec et l'allemand.

Marguerite, la veuve de Charles le Hardi, comme on dit en Allemagne, le Téméraire suivant notre langage, gouvernait alors les Pays-Bas. C'était une femme qui aimait les lettres; son bonheur était d'aller à la recherche des écoliers studieux, qu'elle savait découvrir, surtout quand ils s'emprisonnaient, comme Adrien, dans une chambrette qui touchait les toits, et froide et malsaine. Une fois, en traversant la ville de Louvain, au milieu d'une nuit d'hiver, elle aperçut un point lumineux à l'une des fenêtres de l'université. Elle demanda à son chambellan qui pouvait veiller si tard et par un froid si rigoureux; on lui dit que c'était Floritz, ou le petit Florent, le fils du tisserand; et le lendemain Adrien recevait d'une main inconnue, du bois pour se chauffer et 300 florins pour acheter des livres. Plus tard, elle obtint pour son protégé une cure et enfin un canonicat.

Adrien bénissait le ciel et le nom de Marguerite, sa bien-

(1) Natus Batavus, pater Florentio aulæorum textore, aut cervisiæ coctore. — Sponde ad ann. 1522. — Oldoin. ad Ciac., t. III, p. 430.

(2) In collegio Portiorum.

faitrice. C'est à Louvain qu'il commença et acheva son docte livre *de Rebus Theologicis* (1), qu'un de ses amis lui vola et fit imprimer, sans que l'auteur, à ce qu'il paraît, eût pu revoir les épreuves.

La réputation d'Adrien était arrivée jusqu'à la cour de Maximilien I<sup>er</sup>. Lorsque l'empereur voulut donner un précepteur à son enfant, il jeta les yeux sur le chanoine de l'église de Saint-Pierre à Louvain, lequel apprit à son élève les quatre langues du monde nouveau: l'italien, l'allemand, l'espagnol et le français. Charles-Quint n'oublia pas son professeur.

Adrien vivait, à Louvain, à l'écart dans un monde qu'il s'était fait à lui, et, comme il l'aimait, formé de quelques auteurs antiques, grecs et latins, mais en prose; car toute sa vie, même étant écolier, il avait méprisé les poètes. Ses convives, quand il ne dînait pas seul, étaient d'anciens camarades de collège, quelque humaniste étranger voyageur de passage, ou quelque pauvre qu'il avait trouvé en rentrant au logis. Il n'avait ni prôneurs ni courtisans, parce que personne à Louvain, non plus qu'à Tolède, plus tard, ne comprenait ce bon Flamand, qui n'avait jamais voulu quitter les modes du Brabant; qu'on voyait toujours seul à la promenade, un livre à la main; qui n'entendait rien aux arts, savait à peine le nom de Raphaël, et n'aurait pas donné une obole d'une statue de Phidias, à moins que ce ne fût pour la revendre, afin d'en distribuer le prix aux pauvres, et qui disait de Sadolet: Ce n'est qu'un poète, et du Laocoon: Ce n'est qu'une idole (2).

Quand il avait trouvé une larme à sécher, il s'en revenait tout joyeux chez lui; il avait gagné sa journée. La mère de famille qui avait besoin d'un peu de bois en hiver pour se chauffer, d'une robe neuve pour sa fille qui devait faire sa

(1) Commentarii de Rebus Theologicis in 4 sententiarum quæstiones, unà cum quæstionibus quas Quodlibetas vocant.

(2) Lettère de' Principi, t. I, p. 96. Venez., 1564.

première communion, ou d'un médecin pour son mari alité, n'était pas obligée de chercher longtemps : elle entra dans la première église venue, et près du bénitier elle trouvait un pauvre auquel elle disait : Où demeure le docteur Florent ? et le pauvre donnait l'adresse. La mère de famille montait un escalier de mince apparence, s'arrêtait à une toute petite porte de bois, tirait une petite ficelle qui traversait une planche de sapin enduite d'une couche de rouge, et Adrien, averti par le bruit de la sonnette, accourait et donnait ce qu'il avait, et, quand il n'avait plus rien, empruntait pour donner.

Ce fut un beau jour pour le monde catholique, que celui où Florent fut décoré de la pourpre romaine. Déjà il avait été élu évêque de Tolède, et en Espagne, comme en Flandre, on l'avait surnommé le père des pauvres.

Dieu avait ses vues sur Adrien. Cet écolier flamand, qui étudiait toute la nuit, qui n'avait jamais vu de sa vie l'Italie, qui aurait passé et repassé devant une statue de Praxitèle sans lever les yeux, qui appelait les artistes les voleurs du bien des pauvres, fut choisi pour succéder à Léon X. Il faut que le schisme soit confondu ; il parlait hier du paganisme de la cour de Léon X : voilà un pape flamand qui, par un véritable miracle, à cette époque, ne comprend rien à l'art, un phénomène vivant de science et de charité ; ses yeux s'ouvriront-ils ? Le schisme ne veut rien voir.

Florent prit le nom d'Adrien VI. Alors Érasme écrivit au pape :

« Au milieu des acclamations de tout un peuple, des mille voix des trompettes, du tonnerre des canons, est-ce que je ne pourrais pas espérer que ma petite voix arrivera jusqu'à vos oreilles, et que vous vous rappellerez votre Érasme, un des disciples les plus assidus à vos doctes leçons de théologie, l'admirateur de vos vertus, et aujourd'hui une des toutes petites brebis de votre grand troupeau (1) ? »

(1) Erasmi Epist.

Le maître de la sainte science à Louvain n'avait point oublié Érasme (1). Pendant plus de trois ans, ce ne sont, de la part du pontife pour son compatriote, que de douces paroles, des conseils de miel, de tendres épanchements. Adrien voudrait que le philosophe se levât comme le géant de l'Écriture pour combattre le sanglier qui ravage la vigne du seigneur. Érasme a peur du sanglier, et, pour en finir avec le pape, il se compare à l'écrevisse. Il demande des ailes, que la papauté ne peut lui accorder ; si bien qu'un jour le pauvre Adrien meurt de douleur de n'avoir pu donner la paix au monde chrétien. Que faut-il donc pour réconcilier des frères baptisés de la même eau, si Adrien a succombé dans cette tâche, après avoir mérité les éloges d'un moine qui dit du mal de tout ce qui porta la tiare ? Pontife aux splendides vertus (2), c'est l'expression de l'un de tes ennemis, tu meurs parce que tu n'as pu accomplir l'œuvre de paix que tu poursuivais jusque dans tes songes ; tu meurs parce que Luther et les âmes qu'il a séduites n'ont pas voulu t'écouter, toi dont la parole était un écho de la voix de Dieu ; tu meurs parce que les ordres de l'Allemagne ont repoussé tes conseils ; tu meurs parce que ta fille bien-aimé, ton Église de Saxe, se débat dans l'impénitence ! Mais, en t'envolant vers le tribunal du Père de toute charité, une consolation te reste : c'est que tu n'as pas fait couler une larme, que tu n'as jamais su qu'aimer et pardonner. Jouis de ta gloire en voyant, à défaut d'artistes, ce cortège de paralytiques, de lépreux, d'aveugles qui t'accompagne vers ce petit tombeau modeste comme tes vertus. Au dernier jour, quand ta poussière se ranimera et que tu revêtiras un corps glorieux, tu prendras ton vol vers les cieux en tenant dans tes mains cette devise qu'un Allemand écrivit sur ta

(1) Erasmi Epist., l. III, ep. 3 ; l. XXIII, ep. 4. — De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 88, 221, 300, 396, 399.

(2) Quanquam enim audio de illo Hadriano quod fuerit splendidæ ac laudatæ vitæ. — Luth., Adversus novum idolum et antiquum diabolum qui Misnæ exaltatus est,

tombe : « *Il n'est pas de plus grand malheur que de commander aux autres (1).* »

THOMAS DE VIO (CAJETAN).

« L'Église sait que de généreux exemples ont un grand pouvoir sur les âmes ; que la force et le courage se présentent surtout dans l'union des esprits et des cœurs ; et l'Église, éclairée par les plus pures lumières de l'Évangile, inspirée par Dieu même, n'a pas reculé devant une pensée qui atterre et confond l'esprit humain : devant la pensée d'associer des hommes pour le sacrifice, devant la pensée d'établir, non pas des associations passagères et momentanées, mais des associations durables et permanentes dont l'appât des sacrifices serait la souveraine et l'unique loi. Elle a voulu opposer aux terribles maladies qui minent la société des remèdes efficaces, en ouvrant au milieu de nous des sources intarissables de dévouement et d'amour ; elle a voulu que les âmes énervées, amollies par les joies de la terre, pussent venir se retremper dans ces fontaines sacrées ; en un mot, elle a institué les ordres religieux pour donner au monde la leçon et l'exemple des plus angéliques vertus (2). »

Voilà de belles paroles ; et ce n'est point un prêtre qui les a écrites, mais un homme du monde, une des gloires de la science, M. Augustin Cauchy.

Thomas de Vio, auquel Léon X donnait la pourpre romaine, appartenait à l'ordre de Saint-Dominique.

Sur les bords de la mer Tyrrhénienne, où Virgile place le tombeau de la nourrice d'Énée, est un petit bourg du nom antique de Cajeta. C'est là que naquit, en 1469,

(1) Hadrianus Sextus hic situs est qui nihil sibi infelicius in vita duxit quam quod imperaret.

(2) Considérations sur les ordres religieux, broch. in-8, Paris, 1844, p. 23-24.

Cajetano, de l'illustre famille de Vio (1). Son père le destinait au monde. L'enfant, pour échapper aux séductions de cette vie, embrassa volontairement l'ordre des frères prêcheurs. Il fit sa théologie à Bologne. En 1491, il fut choisi à Padoue comme *lector artium*. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Italie (2). Le chapitre général de l'ordre s'était assemblé à Ferrare ; la province de Lombardie désigna Cajetan pour y soutenir, selon la coutume, une thèse de théologie. Il eut pour auditeurs, ce jour-là, le duc de Ferrare, le sénat et Jean Pic de la Mirandole (3).

Cajetan s'était pris d'une véritable passion pour saint Thomas d'Aquin, cet ange de l'école, trop peu connu de nos jours, qui a sondé, à la manière des Allemands, tous les mystères de la sainte science, et qui, pour les expliquer, ne s'est inspiré que de Dieu. Il le savait presque par cœur ; aussi disait-on que si la Somme du théologien avait pu se perdre, elle se serait retrouvée dans le cerveau de son disciple. Il y a dans saint Thomas un enchaînement logique qui rappelle la méthode d'Aristote, et une imagination de poète qui tient de Platon. Cajetan savait enchaîner un auditoire à l'aide de cette alliance des deux natures grecques ; il parlait à la fois à la raison et au cœur. Ses succès aussi étaient immenses. Les cardinaux, les doyens d'églises, les séminaires, les universités, les grands et le peuple aimaient également à l'entendre (4) ; Cajetan fuyait toutes les gloires mondaines. La couronne qu'il demandait à Dieu était bien plus belle que celle que les hommes voulaient lui tresser. A Padoue, il se cacha pour échapper au triomphe qu'on allait lui décerner. Il avait vaincu ce jour-là Maurice et Trombetta devant

(1) Flores historiae sacri collegii, S. R. E. cardinalium, à D. Lud. D. d'Attichy, Ep. Aduensi. Lut., 1600, t. III.

(2) Patavii lector artium positus circa 1491, maximam sibi famam quâ lectionibus, quâ scriptis editis comparavit. — Quéatif et Echard, Script. ord. prædic., t. II, p. 14, in-fol.

(3) Joann. Baptis. Flavius Aquil., Poema heroicum de Cajetano.

(4) Histoire des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, par A. Touron, 6 vol. in-4. Paris, 1747, t. IV, p. 1 à 26.